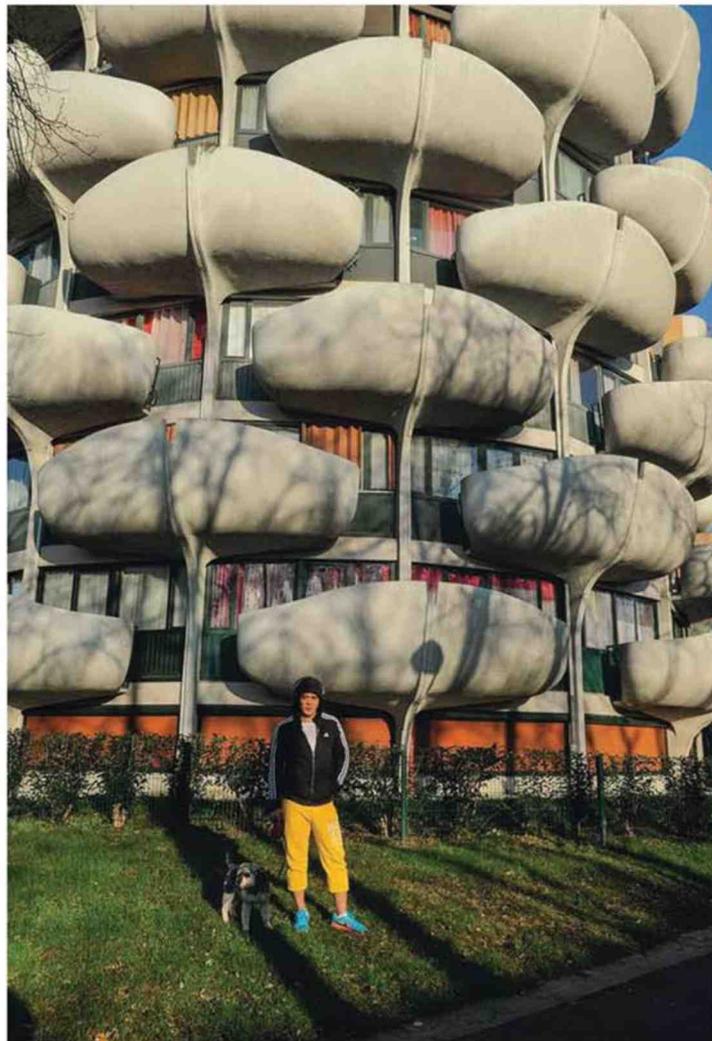


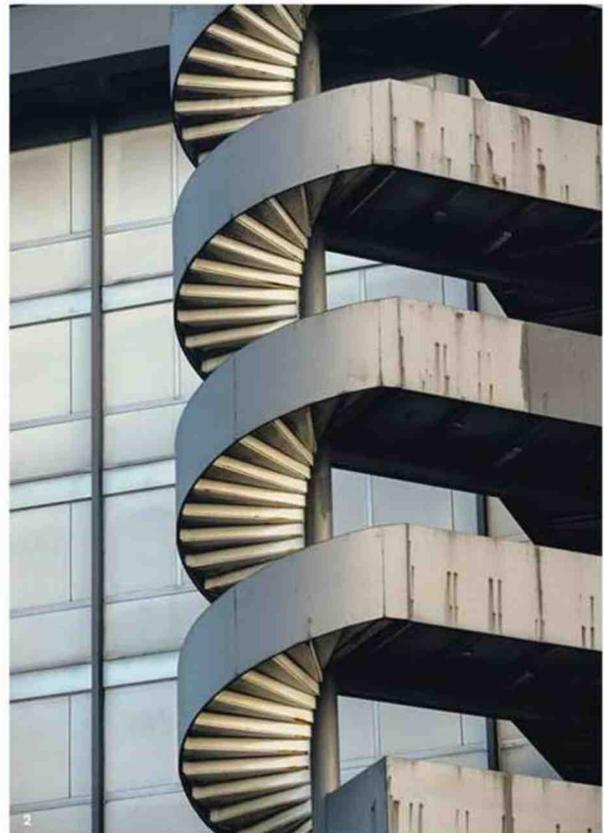
ID-CULTE

# Entre dureté et poésie, le Paris du brutalisme



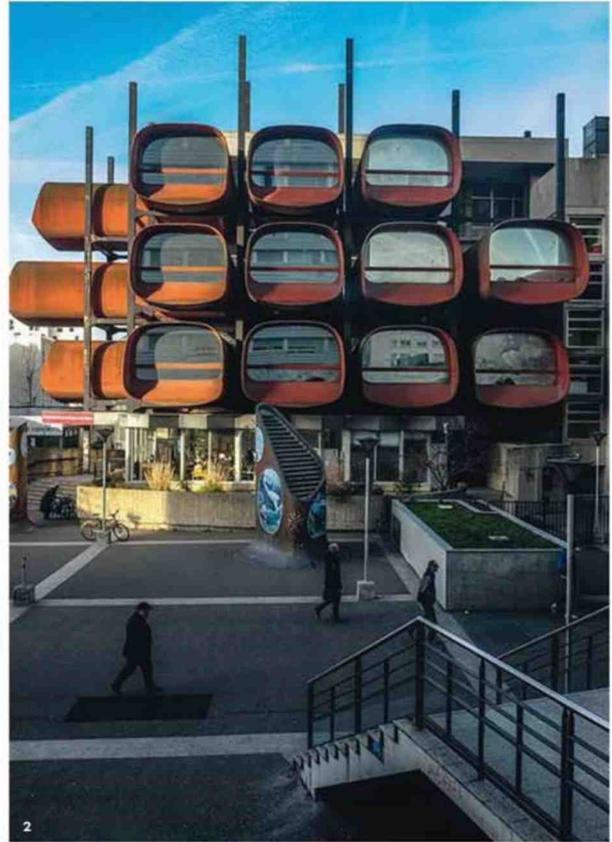
Mouvement mondial qui traversa les Trente Glorieuses, le brutalisme a semé des bâtiments iconiques dans toute l'Île-de-France. Aussi imposants qu'audacieux, aussi austères qu'exubérants, aussi anguleux que courbes, ces monuments souvent grisâtres font florès sur Instagram, certes, mais souffrent parfois, dans la vraie vie, d'une mauvaise presse et d'un entretien négligé. De sièges administratifs en cités populaires, voyage dans le Grand Paris du temps où le tout-béton était roi.

Par Thomas Jean / Photos Jean-Claude Figenwald pour IDEAT



Les mots en « isme » n'ont jamais eu bonne presse. Le brutalisme, ce courant d'architecture qui désigne les édifices en béton des décennies 50, 60 et 70, ne fait pas exception. Il faut dire que le terme est un peu fourre-tout, rassemblant dans un même sac le pire et le meilleur de l'immobilier de l'après-guerre. « Brutalistes », ces barres d'HLM ingrates dont sont hérissées les banlieues parisiennes ou ces bâtisses administratives tristement parallélépipédiques. « Brutalistes », ces perles d'Oscar Niemeyer (le siège du Parti communiste, dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement, la Bourse du travail de Bobigny...) ou de Le Corbusier (la Maison du Brésil de la Cité internationale universitaire, dans le XIV<sup>e</sup>) qui jalonnent les marges de la capitale. On dit d'ailleurs parfois du « Fada » (surnom que les Marseillais donnaient à ce dernier) qu'il serait l'inspirateur sémantique du mouvement, lui qui vantait tant les qualités du béton brut. Rien de brutal, pourtant, dans la manière dont il parlait de ce matériau pratique et peu coûteux. On lui doit ainsi cette phrase quasi lyrique : « *Puissent nos bétons si rudes révéler que, sous eux, nos sensibilités sont fines.* » Alors, le brutalisme, c'est quoi ? Selon l'inventeur du terme, le critique d'architecture anglais Reyner Banham, un bâtiment brutaliste répond à trois critères, qu'il énonce en 1955 : une lisibilité formelle du plan, une claire exposition de la structure et une mise en valeur du matériau en l'état. Tous les immeubles parisiens (Paris étant pris ici au sens de Grand Paris) qui illustrent ces pages répondent à la définition. Mais ils la dépassent aussi par leurs qualités géométriques, voire sculpturales : quoi de plus frappant, en effet, que ces Orgues de Flandre du XIX<sup>e</sup> arrondissement qui rappellent les maquettes de Malevitch ? Quoi de plus sidérant

**Page de gauche** Les Choux (1969-74) de Gérard Grandval, comme de drôles de totems, s'élèvent aux abords du lac de Créteil, une zone où les architectes s'en sont donné à cœur joie dans les années 70. **1/** Icône du Front-de-Seine (XV<sup>e</sup>) inaugurée en 1978, la tour Totem se distingue par ses volumes façon grappe de verre. Composée de 207 logements haut de gamme – c'est là, notamment, que réside le héros de *Sérotonine*, le dernier roman de Michel Houellebecq –, ce gratte-ciel a été imaginé par Michel Andrault et Pierre Parat. **2/** Sur le campus de la Cité internationale universitaire (XIV<sup>e</sup>), rien de plus expérimental, en 1969, que cette Maison de l'Iran (rebaptisée plus tard Fondation Avicenne), conçue par les Français Claude Parent et André Bloc, d'une part, et par les Iraniens Hedar Ghiai et Mossem Foroughi, d'autre part. Trois portiques d'acier supportant des blocs d'habitation, le tout festonné d'escaliers en colimaçon. Toutefois, avec ses façades aveugles et ses matériaux datés, la Fondation, aujourd'hui fermée, dépérit lentement.



que ce central téléphonique ovni-sque, science-fictionnel, posé dans le chic voisinage de Roland-Garros ? On tombera d'accord avec Oliver Elser, conservateur au Deutsches Architekturmuseum (musée allemand de l'Architecture) de Francfort, pour qui le brutalisme, loin de s'appliquer à n'importe quel édifice des Trente Glorieuses, doit porter en lui, en plus des conditions susdites, une dimension artistique.

### Le « Who's Who » de l'architecture et de l'art mondiaux

De hautes ambitions esthétiques, voilà d'ailleurs ce qu'affichent, en ces années-là, bon nombre de bâtisses parisiennes : les pouvoirs publics, institutions et autres entreprises politiques tentent d'asseoir leur magistère, dans l'après-guerre, par le truchement d'architectures monumentales. Ainsi de l'Unesco, dont le bâtiment principal, énorme étoile à trois branches juchée sur 72 pilotis de béton, trône en plein VII<sup>e</sup> arrondissement depuis 1958 et dont le casting s'envisage comme un *Who's Who* de l'architecture et de l'art mondiaux – logique, somme toute, pour le QG d'une organisation qui œuvre au « vivre-ensemble » planétaire. À la manœuvre, un triumvirat d'archi stars : l'Américain Marcel Breuer, l'Italien Pier Luigi Nervi et le Français Bernard Zehrfuss. Pour valider leurs plans, un comité trié sur le volet dont font partie le Brésilien Lucio Costa, Le Corbusier (encore lui) et l'Allemand Walter Gropius (fondateur du Bauhaus). Tandis qu'à l'intérieur des Giacometti, Miró ou Calder poétisent élégamment l'ambiance. Même soucieux du grandiose dans le bâtiment que livre au PCF le Brésilien Niemeyer, place du Colonel-Fabien, dans les années 70. Il s'agit alors pour le parti d'affirmer sa puissance,

1/ Les 18 tours en forme de paysage céleste érigées par Émile Aillaud à Nanterre à la fin des années 70 ont été recouvertes par l'artiste Fabio Reti de motifs nuageux qui les font se confondre avec le ciel des Hauts-de-Seine. Au pied des gratte-ciel, une vraie composition paysagère tout en chemins sinueux et bosselements du sol. Hélas, l'état général du quartier laisse un peu à désirer. 2/ Une drôle d'étagère métallique dans laquelle se niche une flopée d'alvéoles (des salles de musiques insonorisées) : voilà à quoi ressemble le conservatoire de Montreuil (1976), imaginé par Claude Le Goas, l'architecte et urbaniste à qui l'on doit en grande part la rénovation du quartier de Croix-de-Chavaux.

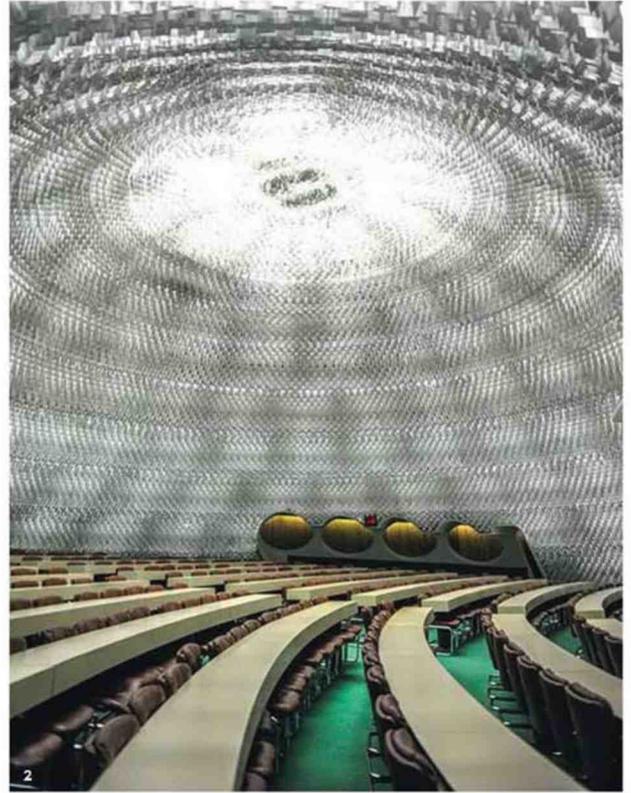


d'exhaler sa modernité, d'impressionner Paris... et ça marche. Georges Pompidou affirme même, aussi caustique qu'admiratif, que l'édifice « est la seule bonne chose que les communistes aient faite ». Et quelle chose ! Une longue sinusoïde de vitres teintées, un œuf géant semi-enterré qui la joute, le tout fiché sur une colline en pente douce dont on a bétonné le sommet. De l'extérieur, c'est un poème de rondeurs. Mais l'intérieur fascine plus encore. Il faut pénétrer l'« œuf » en question, salle de conférence dont le plafond-coupole s'irise de milliers de lames métalliques, pour saisir toute la grâce des lieux. Ajoutez à cela, parsemant le sous-sol, des fauteuils de cuir signés Niemeyer lui-même – le modèle *ONI*, précisément, qui s'arrache aujourd'hui à prix d'or (autour de 19 000 euros) chez les antiquaires –, des poignées de porte pensées par Jean Prouvé, une tapisserie d'Aubusson signée Fernand Léger, et vous obtenez un bâtiment riche de beaux atours, certes, mais dont les finances sont sacrément dans le rouge – au point que le PCF loue régulièrement ses espaces au « grand capital » (Dior ou Prada, par exemple, dont les défilés et soirées in situ ont fait grand bruit). En comparaison, la Bourse du travail de Seine-Saint-Denis, à Bobigny, construite par le même Niemeyer et achevée en 1978, semble presque chiche. Pourtant, son auditorium en voiles de béton, tellement aérien qu'on le surnomme « le Goéland », et son corps principal, classieux parallélépipède sur pilotis, en font un bijou méconnu du département.

Niemeyer, à l'échelle mondiale, est intimement lié à Brasília, la capitale de son pays, qu'il a bâtie ex-nihilo sur un plan-pilote de Lucio Costa, l'autre pont de l'architecture brésilienne. C'est à ce dernier qu'échoit, dans les années 50, la conception de la Maison du

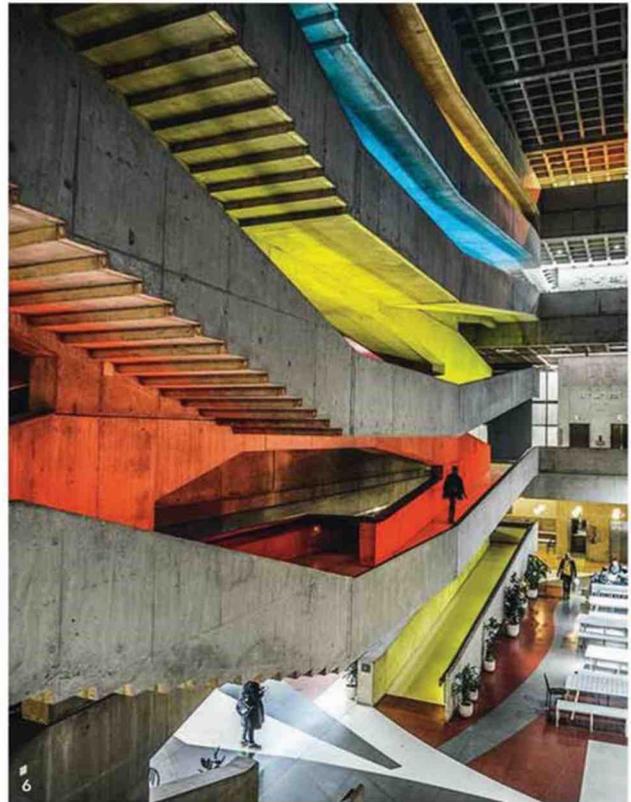
**3/ et 4/** C'est l'un des grands ensembles les plus notables de Paris : situées dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement, les Orgues de Flandre (1973-80) consistent en deux bâtiments linéaires structurés en gradins auxquels s'ajoutent quatre tours immenses aux arêtes irrégulières et complexes. Dessinée par l'architecte allemand Martin Schulz van Treeck, la cité évoque, dans ses formes, les sculptures et les maquettes de villes imaginaires que concevait Kazimir Malevitch.

ID-CULTE

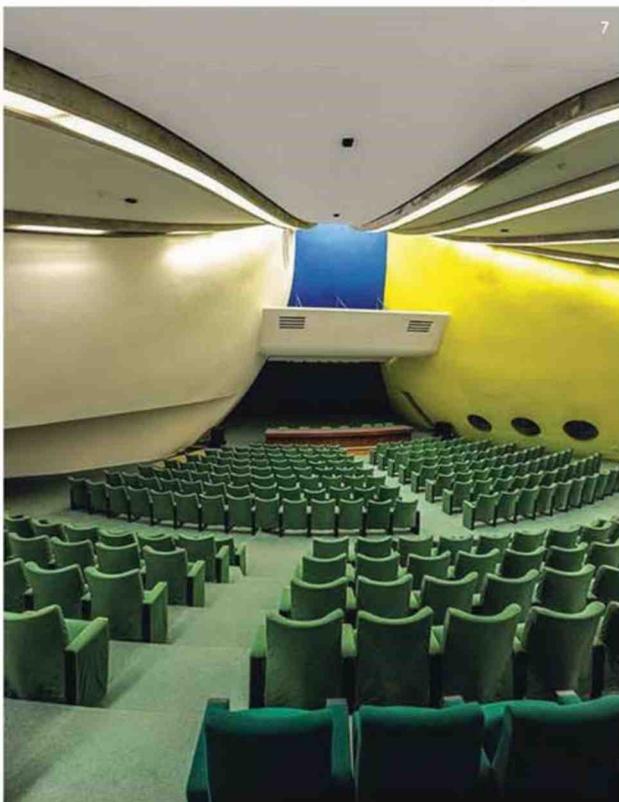




5



6



7

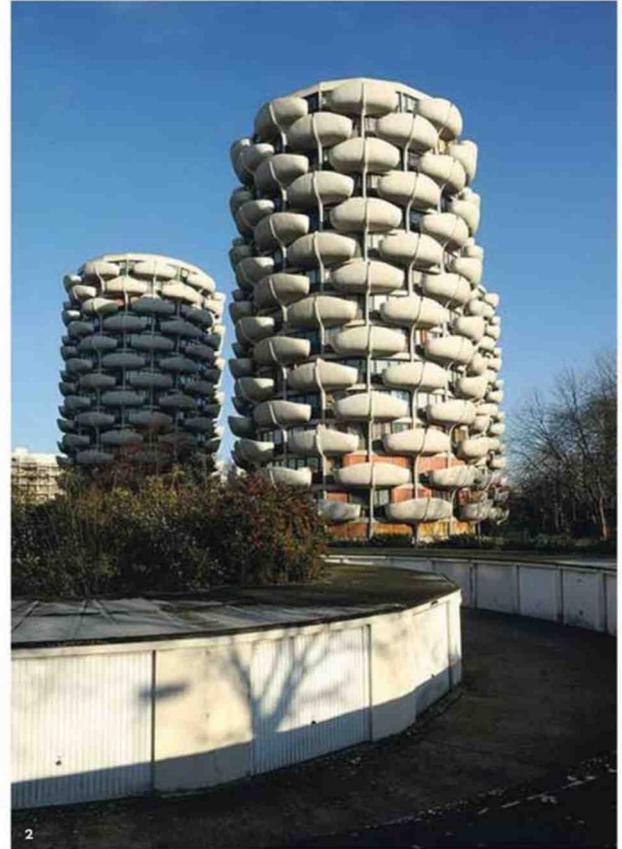
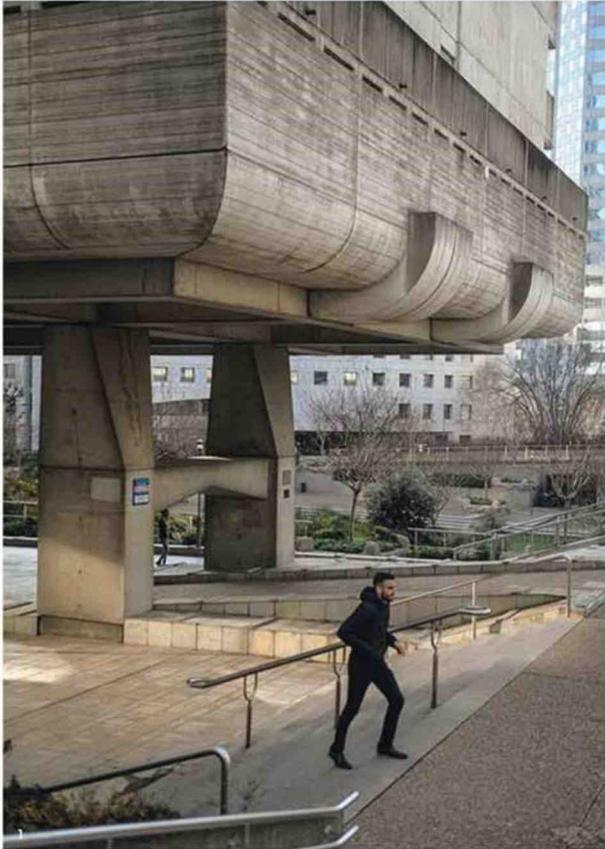
**1/ et 2/** Le siège du Parti communiste français, dessiné par l'architecte brésilien – et communiste fervent – Oscar Niemeyer et construit pendant les années 70, s'envisage comme un festival de courbes. Sa fameuse coupole, œuf enfoui dans le béton, arbore, en guise de plafond, une myriade de lamelles de métal qui, comme une robe vintage de Paco Rabanne, démultiplie la lumière.

• AVEC L'ACCORD DE L'ESPACE NIEMEYER  
SIÈGE DU PARTI COMMUNISTE

**3/ et 4/** La Maison du Brésil (1959), sur le campus de la Cité internationale universitaire, doit son dessin original à Lucio Costa, l'architecte qui dessina le plan-pilote de Brasilia. Mais c'est Le Corbusier qui a mené le projet « à bien », non sans se priver de le modifier substantiellement. À l'arrivée: une barre ultrabrutaliste égayée, en façade, par des loggias et des vitraux colorés. • AVEC L'ACCORD DE LA FONDATION LE CORBUSIER ET LA MAISON DU BRÉSIL **5/ et 6/** L'ancienne cité

administrative de Pantin (1972) est une muraille de béton monumentale dressée le long du canal de l'Ourcq et dotée d'une étonnante façade tout en anfractuosités, vides et pleins, et meurtrières stylisées. Lorsque le bâtiment a dû être rénové afin d'abriter le Centre national de la danse, son architecte, Jacques Kalisz, a d'ailleurs écrit: « Je refuse que qui que ce soit touche aux façades de Pantin: on ne corrige pas un poème de Baudelaire. » En très mauvais état aujourd'hui, ladite façade, désormais protégée de filets, s'effrite sans que le ministère de la Culture n'engage pour l'instant les (coûteux) travaux nécessaires à sa conservation.

**7/** C'est le chef-d'œuvre méconnu d'Oscar Niemeyer. La Bourse départementale du travail de la Seine-Saint-Denis (1978), à Bobigny, consiste en un auditorium enfoui à la forme élancée qui rejoint, par les sous-sols, un parallépipède strict où s'étagent les bureaux de l'institution.

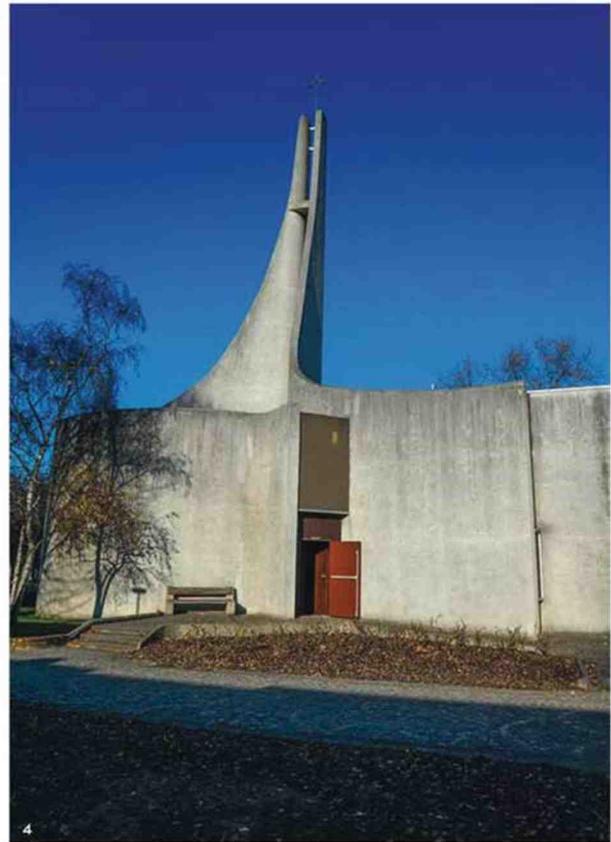


Brésil de la Cité internationale universitaire, cette ville-monde de 34 hectares située dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement, où les nations érigent depuis les années 20 de somptueuses résidences pour loger leurs ressortissants qui étudient à Paris. Mais Costa, trop occupé à sa grande œuvre Brasília, n'a le temps de griffonner que quelques esquisses. Alors superviser la construction du projet, pensez donc ! Cette tâche, il va la confier, longue lettre d'instructions à l'appui, à Le Corbusier, déjà auteur, à quelques mètres de là, de la Fondation suisse. Ce dernier a son caractère : jouer le simple exécutant, très peu pour lui ! Il accepte la mission, néanmoins. Mais, à coups d'angles droits et de bétonnage à tout-va, il va tant durcir le projet initial de Costa que celui-ci, furibard, ne reconnaîtra jamais la paternité de la « Maison ». L'ensemble inauguré en 1959, certes ultrabrutaliste, certes ultra-Le Corbusier, ne manque pourtant pas de panache : des loggias rouges, jaunes, vertes animent sa façade ; des vitraux et des courbes de verre apportent de la sensualité au hall d'entrée ; tandis que le petit pavillon adjacent où vit le directeur des lieux, triangle de pierre, de verre et de béton recouvert de glycine, est un rêve de logement de fonction.

### Des objets d'attentions devenus objets de mépris

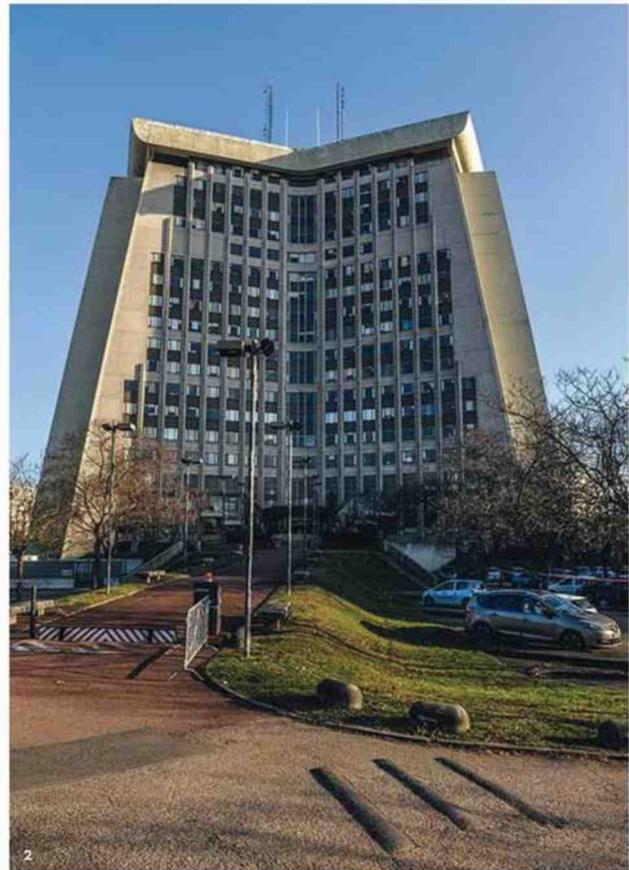
Aussi vénéré que vilipendé, Le Corbusier est une figure du père pour les brutalistes parisiens. Un père à tuer, donc. La caserne Masséna de 1971, qui pavoise entre les portes d'Ivry et de Vitry, est en ce sens symptomatique. On jurerait, en tournant autour, qu'elle est signée « Corbu ». Il s'agit là d'une « unité d'habitation » en béton précontraint, fier bloc amolli de courbes par endroits, qui semble faire écho à la villa Planeix toute proche,

1/ La barre d'immeuble Vision 80 (1973), érigée à Courbevoie par les architectes Jean-Pierre Jouve, André Frischlander et Charles Mamfredos, s'élève en bordure de l'esplanade de la Défense, enjambant, par sa structure en pilotis, différents niveaux de circulation piétonne. Très peu végétalisée, sommairement entretenue, elle ne respire pas, hélas, aujourd'hui, la franche joie de vivre. 2/ Beaucoup moqués en leur temps, les Choux de Créteil (1969-74) consistent en dix tours cylindriques dont les balcons très sculpturaux évoquent, par leurs arrondis, des feuilles de légumes. L'architecte Gérard Grandval s'est peut-être inspiré de l'histoire de cette ancienne zone maraîchère où trônait, jadis, une usine de choucroute. Labelisé « Patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle » en 2008, ce grand ensemble retrouve peu à peu son lustre et sa mixité sociale.



petit chef-d'œuvre des années 20 du même Corbu. Erreur : c'est Jean Willerval, architecte nordiste, qui en est l'auteur, lequel n'hésitait pas à clamer, paraît-il, que sa caserne devait s'envisager comme « une Cité radieuse, mais la poésie en plus, par l'arrondi général de la structure... » « Antipoétique », Le Corbusier serait encore le grand coupable de tous les travers de l'urbanisme « de dalle », qui consiste à séparer les flux piétonniers et automobiles en créant plusieurs niveaux de sols et dont la France, après la guerre, a usé et abusé. Esplanades battues par les vents, routes souterraines et tours sans âme : voilà ce qu'aurait inspiré *La Charte d'Athènes*, élaborée par le Fada en 1933. Reconnaissons-le, la dalle de la Défense n'est jamais citée dans le top 3 des coins les plus riants d'Île-de-France. On le sait peu, d'ailleurs, mais le quartier d'affaires des Hauts-de-Seine abrite en son sein de grands ensembles iconiques où vivent des milliers d'habitants. Hélas, qu'elles font grise mine, ces résidences utopistes et brutalistes ! Vision 80, une barre tristounette, surplombe des couches et des sous-couches de galeries commerciales désertes. Pas plus fringants, Les Damiens, quatre immeubles en gradins de 1974, sont aujourd'hui en partie promis à la destruction afin qu'un promoteur russe puisse ériger, à leur place, les tours jumelles Hermitage – une opération pharaonique aux contours encore flous. À une époque, pourtant, ces pyramides imaginées par Jacques Binoux et Michel Folliasson portaient beau : vue sur la Seine, ensoleillement maximal, peu de bruit – les voitures se nichant en sous-sol dans un parking de 2 400 places – et beaucoup d'allure – on a recouvert les 25 000 m<sup>2</sup> de façades de panneaux de béton préfabriqués à motifs circulaires (les fameux damiers) du plus bel effet graphique ; on a installé dans un atrium une série

3/ Elle ressemble à s'y méprendre à une Unité d'habitation de Le Corbusier. Longue barre d'immeuble adoucie par endroits de géométries courbes, la caserne Masséna (1971), dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement, doit pourtant son dessin à Jean Willerval, qui aurait qualifié sa bâtisse de « Cité radieuse, la poésie en plus, par l'arrondi général de la structure... » 4/ Avec son clocher effilé délicatement arqué, l'église Saint-André de Bobigny (1982) est un bel exemple de brutalisme tardif, pensé, comme l'hôtel de ville de la même commune, par l'architecte, sculpteur et urbaniste Marius Depont.



de sculptures délicieusement colorées, sorte de jeu de quilles géant signé Marthe et Jean-Marie Simonnet. Aujourd'hui ? Les panneaux se fendillent, les terrasses menacent ruine, les ascenseurs se bloquent et les « quilles » ont bien pâli. Attristés, « Lessim » – ainsi que le couple d'artistes signe ses œuvres – envisageraient d'aller repindre eux-mêmes leurs créations. Même les étudiants de l'école de commerce EDC, sise aux Damiers, ne parviennent pas à insuffler la moindre vie à cet ensemble croulant.

Malgré la création, en 1999, par le ministère de la Culture, d'un label « Patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle » visant à la valorisation et à la protection des édifices modernes, les grands ensembles et autres cités d'Île-de-France, souvent érigés en lieu et place d'anciens bidonvilles, dépérissent au mépris des autorités. Ainsi vous sembleront-elles élégiaques, de loin, ces tours Nuage de Nanterre conçues par Émile Aillaud et sur lesquelles le plasticien Fabio Reti, à la fin des années 70, a dessiné des volutes de cumulonimbus. Mais de près ? Certes, les sentiers sinueux et les bossellements des sols, œuvres paysagistes à part entière, impressionnent encore, mais les gratte-ciel érodés, décolorés, ghettoisés – et pourtant labellisés – ne respirent pas la franche joie de vivre. Les célèbrissimes Choux de Créteil de 1974 ? Malgré leurs silhouettes épatantes – diable, des balcons aux formes feuillues ! –, ces immeubles ont toujours été dûment moqués. « *En fait de choux, ce sera mon plus beau navet* », aurait plaisanté Jacques Séguéla, responsable à l'époque d'une campagne de publicité ratée censée promouvoir les lieux. « *L'architecte s'est suicidé en voyant la laideur de son œuvre* », raille en substance Vincent Elbaz dans *Tellement proches*, comédie d'Olivier Nakache et Éric Toledano tournée là-bas en 2008. Mais non, Gérard

1/ Coursives, arcades, passerelles, toits-terrasses, couloirs-balcons, patios, jardins suspendus... Depuis les années 70, les « Étoiles » de Jean Renaudie, dans le centre-ville d'Ivry-sur-Seine, déploient des volumes anguleux et des circulations sophistiquées qui les font ressembler à une énorme sculpture cubiste. L'architecte s'intéressait beaucoup aux vieux villages du Midi, dont les plans en cercles concentriques ne sont pas sans rappeler ceux des Étoiles. 2/ Le palais de justice de Créteil, édifice de 1978 signé Daniel Badani, a la forme d'un livre ouvert géant. Est-ce pour nous dire qu'ici le « livre de la loi » et autres codes juridiques en tous genres règnent de leur toute-puissance ? Sa silhouette intimidante – ainsi que le siège du PCF et le Centre national de la danse de Pantin – apparaît dans *Trepalium*, série télévisée d'anticipation nous racontant un monde où le travail et la richesse sont confisqués par une poignée d'élus.



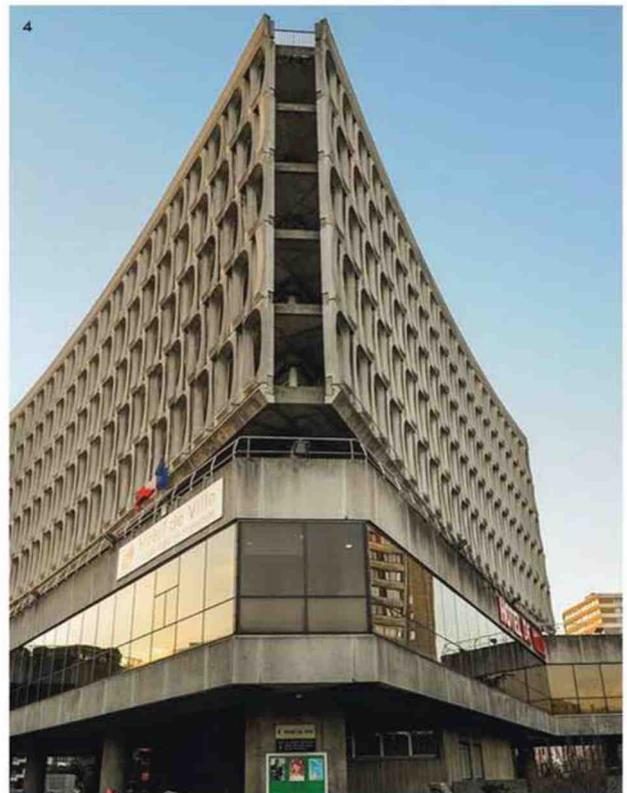
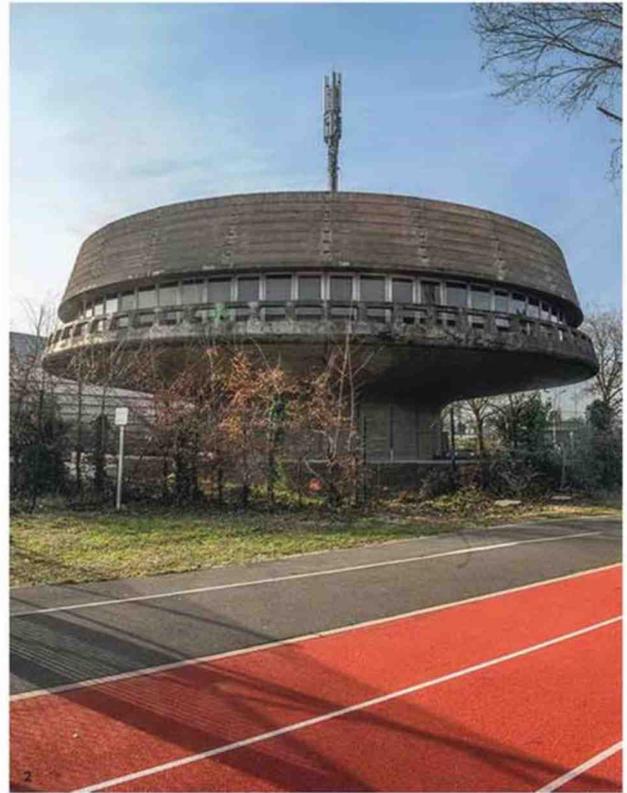
Grandval, l'architecte en question, est toujours en vie, merci pour lui! On se réjouira même que leurs façades soient respectueusement rénovées – l'entreprise en charge des travaux a dû fabriquer des nacelles spéciales – et qu'une politique de mixité sociale, entre appartements d'étudiants et logements sociaux, y soit mise en œuvre.

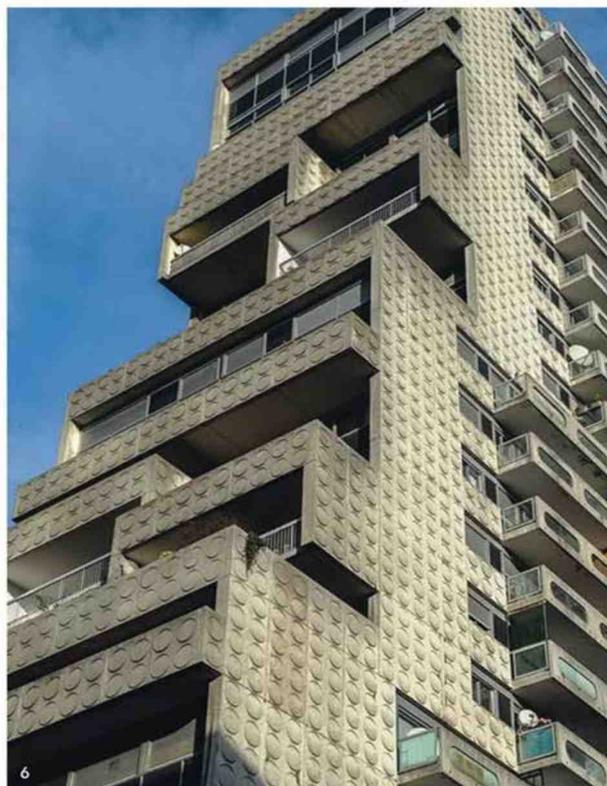
### De perpétuelles sources d'inspiration, malgré tout

Le bon-vivre et le brutalisme feraient-ils ainsi, parfois, bon ménage? C'est ce qu'on s'est dit, par moments, en cheminant dans le dédale du centre-ville d'Ivry-sur-Seine, immense opération immobilière menée dès 1969 par Renée Gailhoustet, alors architecte en chef de la ville, et Jean Renaudie, invité par la première à en repenser le plan-masse: Gailhoustet dessinera des tours strictes et altières autour desquelles Renaudie répartira ses fameuses « Étoiles », bâtisses hypercomplexes à angles aigus. Le tout, vue de l'intérieur ou d'avion, vous fait l'effet d'une sculpture cubiste géante. Cœur du projet, l'ensemble Jeanne-Hachette, hélas, n'est pas au mieux de sa forme. À commencer par ses galeries commerciales, où les rideaux de fer sont baissés et où zonent les désœuvrés. Pourtant, le charme opère sur le promeneur comme sur les habitants: une rampe, quelques escaliers, et vous voilà sur une terrasse où s'alignent les jardinières; plus loin, un arbre vénérable coiffe un patio de son ombre; là, une drôle d'impasse en entresol où de vieux messieurs devisent sur un banc; au détour d'une coursive, voici un jardin partagé qui apparaît, îlot champêtre enjambant l'avenue Georges-Gosnat. Sols, plafonds, terrasses, jardins, étages: ici, tout se mêle et se confond. « *On a atomisé la notion de façade!* » s'enthousiasme

**3/ et 4/** Trois stars mondiales de l'architecture de l'après-guerre – l'Américain Marcel Breuer, l'Italien Pier Luigi Nervi et le Français Bernard Zehrfuss – ont mobilisé leur créativité pour dessiner le siège parisien de l'Unesco, mastodonte trônant sur le VII<sup>e</sup> arrondissement depuis la fin des années 50. À l'extérieur, l'entrée est abritée par un auvent de béton sculptural typique du style de Breuer – un autre du même genre accueille les visiteurs du Carl Polowczyk Hall de l'université de la ville de New York, dans le Bronx, l'un des chefs-d'œuvre du maître. À l'intérieur, les salles de conférence respirent une certaine austérité classique, typique de l'époque.  
 © AVEC L'ACCORD DE L'UNESCO

ID-CULTE





même le paysagiste, urbaniste et architecte Serge Renaudie, fils de Jean, qui a longuement travaillé avec son père sur le projet. « *Jean Renaudie se passionnait pour les villages anciens du Var comme Ramatuelle ou Gassin, tout en sinuosités, pleins de passages et de maisons imbriquées*, raconte-t-il. *Cela se voit dans les Étoiles...* »

Il y a quatre ans, la jeune agence d'architectes Martinez Barat Lafore a quitté le centre de Paris pour s'installer dans un de ces appartements d'Ivry. Sans regrets. Benjamin Lafore, l'un des deux cofondateurs, loue « *la lumière, la modularité, le dessin parfait* » des lieux. « *Chez Renaudie*, poursuit-il, *le béton n'était pas une fin mais un moyen: toutes les terrasses avaient vocation à être végétalisées. L'architecte avait même donné aux habitants des trucs et astuces pour installer des treilles sur leurs murs extérieurs!* »

Demi-succès : si certains pans des Étoiles foisonnent effectivement de verdure, d'autres semblent au contraire bien âpres – des « *angoisses infondées d'étanchéité* », tonne Serge Renaudie –, ce qui ne semble pas décevoir les étudiants en architecture qu'on croise souvent ici, mitraillant et instagrammant au smartphone, subjugués, l'héritage de Renaudie et Gailhoustet. Benjamin Lafore reconnaît d'ailleurs que travailler ici l'inspire. À Arcueil, son agence œuvre à la densification d'une maison de maître. L'extension qu'il a imaginée avec son collègue, sorte de pointe triangulaire s'ouvrant sur une terrasse, n'est pas sans rappeler le style Renaudie. « *Car, en vivant ici, nous avons observé tout ce que cette forme permettait en termes de luminosité, d'espaces extérieurs, de rapport non intrusif au voisinage...* » Le brutalisme parisien, aussi délaissé et déconsidéré soit-il, n'a décidément pas fini de nourrir les imaginaires. 12

**1/** En 1958, Jean Renaudie, Pierre Riboulet, Gérard Thurnauer et Jean-Louis Vêret fondent l'Atelier de Montrouge. On leur doit, notamment, les deux tours de logements EDF d'Ivry (1967). **2/** Le central téléphonique Murat (1970), avec son allure d'ovni, contraste avec l'ambiance générale du quartier d'Auteuil (XVI<sup>e</sup>), aussi huppé que verdoyant. **3/** Des angles droits et des volumes nets: l'église Saint-Jean-Porte-Latine d'Antony (1967) se réclame d'une certaine « *austérité limpide* », comme l'affirmait son architecte, Pierre Pinsard. **4/** Avec ses claustras en béton moulé, la façade de l'hôtel de ville de Bobigny (1974) dégage une force graphique que l'on doit à l'imagination des architectes Marius Depont et Michel Holley. **5/ et 6/** Au cœur de l'ensemble des Damiens de Courbevoie (1974), dessiné par Jacques Binoux et Michel Folliaison, les sculpteurs Marthe et Jean-Marie Simonnet ont installé des « *quilles* » géantes. Les immeubles organisés en gradins doivent leur nom aux panneaux de béton à motifs circulaires qui tapissent leurs façades.